

La comédie ce n'est pas notre genre

Yves Rousseau

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22706ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (1993). La comédie ce n'est pas notre genre. *24 images*, (68-69), 20–23.

LA COMÉDIE, CE N'EST PAS

par Yves Rousseau

Écrire sur la comédie au Québec c'est d'abord se demander sur quoi écrire. Et pourtant, ce n'est pas l'humour qui manque ici. Comment expliquer le paradoxe entre les vingt mille membres de la guilde des humoristes, les cohortes de «poseurs de blagues», les régiments de monologuistes, amuseurs et scripteurs, l'École du rire, les magazines d'humour, la télé et la radio qui nous balancent des tas de programmes et de pubs censément drôles, le budget du Musée du rire qui doit bien faire à lui seul plusieurs fois celui de la Sogic (elle est peut-être là, la grosse farce) et d'autre part le nombre infinitésimal de films comiques réussis de notre côté de l'Outaouais?



Julien Poulin dans *Elvis Gratton* de Pierre Falardeau.

La comédie est le premier genre apparu au cinéma, avec *L'arroseur arrosé* des frères Lumière, qui est aussi le premier film de fiction réalisé. Voilà peut-être pourquoi les comédies cinématographiques sont si rares au Québec. Le cinéma québécois se caractérise par le refus du genre et son ancrage dans le réel, il est un cinéma de modes, non pas à la mode, mais qui carbure au mode réel, sa branche documentaire planant comme un gigantesque surmoi qui fait de l'ombre au-dessus de toute fiction. C'est évident que le direct peut donner des moments très drôles comme dans ce film de Pierre Perrault où un brave habitant de l'Île-aux-Coudres hurle à qui veut l'entendre: «Quinze piasses pour mon baby doll!», mais ça ne crée pas une tradition de comédie.

La comédie est un genre extrêmement codé qui appelle des situations et des personnages quelque peu démesurés, qu'on ne rencontre pas tous les jours. La comédie est distorsion du réel. Et comme le cinéma d'ici tend vers le mimétisme social, la vraisemblance, le naturalisme et la fidélité au réel, les extravagances que nécessite la comédie n'ont à peu près pas de tradition locale dans laquelle s'enraciner. De plus, le rythme du cinéma québécois est traditionnellement lent et la comédie exige du punch, la comédie est subversive, elle rue dans les brancards, elle attaque, elle mord, elle satirise tout en divertissant. La comédie vous

NOTRE GENRE

crée aussi plus d'ennemis que le drame, car vous riez d'une certaine façon du malheur d'autrui. Les cinéastes comiques sont les plus détestés. Regardez Jerry Lewis aux États-Unis, Chaplin qui s'exile, Tati en France. Or, les cinéastes québécois, ne pouvant rêver de fric, cherchent avant tout à être aimés. Ce qui n'est pas facile pour un milieu cinématographique somme toute assez pépère, qui vitote tranquillement dans ses petites histoires à trois personnages, fait travailler du monde, empoche ses subventions, vit d'espoir, oscille souvent entre le BS de prestige et le fonctionnarisme déguisé. Nos films sont faits par des technocrates, cinéastes, producteurs, techniciens et scénaristes payés par l'État, qui parfois ronchonnent un peu quand un des leurs (Pierre Falardeau) laisse entendre qu'ils sont «chicken» sur les bords. Le milieu est très introspectif et à part Woody Allen, peu de gens arrivent à faire des films drôles sur l'introspection. Yves Simoneau, un des rares cinéastes d'ici ayant des affinités avec le cinéma de genre s'est d'ailleurs exilé à Hollywood, n'ayant rien à attendre de notre cinéma d'État.

Mais accuser l'État, râler contre les vrais fonctionnaires, qui font des boucs émissaires idéals, même si cela est justifié et fait partie du jeu, n'est pas tout. Les cinéastes canadiens sont confrontés aux mêmes problèmes, parfois pires pour leur identité à cause de la langue anglaise et pourtant leurs films sont depuis quelques années bien plus intéressants et inventifs que la moyenne de la production québécoise. Les films de Bruce MacDonald, Patricia Rozema, John Pozer, Paul Shapiro, Francis Damberger sont légers, flyés, irrévérencieux, parfois fauchés et savent se moquer d'eux-mêmes. Le long métrage québécois manque singulièrement de délinquance depuis quelques années, et de recherche esthétique aussi. À part les films de Robert Morin, Olivier Asselin et André Forcier, le cinéma québécois des années 90 est jusqu'ici englué dans un académisme d'auteur particulièrement drabe. Comme si à force de vouloir plaire aux comptables de la Sogic les cinéastes avaient développé un sens de l'humour propre aux gens d'affaires. Et tout cela, répétons-le, au cœur d'un déferlement sans précédent d'humour dans tous les médias et sur toutes les scènes.

Si on veut vraiment trouver des films drôles faits au Québec, il faut se tourner vers le court métrage et l'animation. *Elvis Grat-*

Germain Houde dans
*L'assassin jouait du
trombone* de Roger Cantin.



PHOTO: CARL VALIQUET

PHOTO: RON DIAMOND

ton a d'abord été conçu comme un court métrage et, fait rarissime, engendré deux «sequels». *Les bleus, la nuit* de Daniel Rancourt, malgré son titre, démontrait un bon potentiel comique. Les films de Roger Cantin et Danyèle Patenaude étaient souvent délirants et inventifs. Cantin a d'ailleurs été un des rares à passer du court au long métrage en gardant une veine comique avec *L'assassin jouait du trombone*. Michèle Cournoyer a également réalisé quelques petits bijoux d'humour en pixillation (*Old Orchard Beach P.Q.*) mais s'est ensuite tournée vers des sujets plus sérieux. Michel Murray (qui prépare actuellement un long métrage) a réalisé *Sylvia*, qui mêle plusieurs techniques d'animation et des personnages réels dans un savoureux pastiche des romans-photos. Mais la palme revient sans doute au duo Robert Awad et André Leduc, qui ont concocté un des plus forts canulars cinématographiques jamais tournés avec *L'affaire Bronswik*. Et heureusement qu'il existe des anglophones au Québec. Le studio d'animation anglais de l'ONF regorge de dessinateurs talentueux et pleins d'humour qui ont entretenu la grande tradition du cartoon : Don Arioli, Derek Lamb, Paul Driessen et bien d'autres dont Jay Falconer, qui a réalisé *Deadly Deposits*, qui sortira cet automne.

Pourquoi cette disette dans le long métrage? Pourtant, il est prouvé que les comédies rapportent au box-office... enfin, ce sont des films qui font perdre à l'État moins d'argent que les autres. Traditionnellement, la comédie qui marche au Québec a presque toujours frappé en bas de la ceinture. Peut-être à cause de nos origines catholiques et latines, les films de la vague dite des «films de fesses» ont souvent associé sexe et rigolade (si on aime l'humour macho, antigay et antianglo). On pense évidemment à Claude Fournier, dont les *Deux femmes en or* reste le film-étalon, succès indépassé au box-office local, mais aussi à Gilles Carle, qui avant de tourner *La tête de Normande St-Onge*, mêlait rire et paillardise avec bonheur. Son plus récent film, *La postière*, semble d'ailleurs être une tentative de renouer avec cet esprit des années 70.

Depuis cette période faste (du moins en quantité) c'est le désert, à peine jalonné par quelques films qui souvent ne sont pas d'authentiques comédies mais véhiculent un certain

Michel Côté dans *Cruising Bar* de Robert Ménard.





Serge Thériault et Claude Meunier dans *Ding et Dong*, le film d'Alain Chartrand.

humour satirique (*Le déclin de l'empire américain* de Denys Arcand); mélancolique (les films de Forcier); intello-esthète (*La liberté d'une statue* d'Olivier Asselin); ou enfantin (certains Contes pour tous). Il y a aussi les films involontairement drôles, soit parce qu'ils ont vieilli et qu'ils étaient déjà mal foutus à l'époque comme *La petite Aurore, l'enfant martyre* ou encore parce qu'ils sont immédiatement ridicules comme *Laura Laur*, *Pablo qui court* ou *La guêpe*.

Les comédies-comédies du type *Cruising bar*, *Ding et Dong, le film* et *La Florida* prennent donc une plus-value du fait de leur rareté et leur succès n'a strictement rien à voir avec la qualité cinématographique. Il s'agit ici de sujets (la drague, les Québécois dans le Sud) ou d'acteurs (Michel Côté, Rémy Girard, les peaux de vaches); ça ne suffit pas à faire un bon film. C'est d'ailleurs à propos des comédies que le divorce entre la critique et le public est le plus flagrant. Il faut relire la réception critique des trois derniers films cités pour mesurer le gouffre entre les mots et les chiffres. Qui réconciliera les deux? Le cinéma québécois attend toujours son Gilbert Rozon, à moins qu'il ne l'ait déjà en la personne de Marcel Béliveau, dont les émissions *Surprise sur prise* comportent parfois des trésors d'invention scénaristique et de culot qui font cruellement défaut dans notre cinéma. ■